



## Accompagnement littéraire

Cet ensemble d'écrits se propose d'accompagner les œuvres présentées dans le cadre de l'exposition « *J'ai deux amours* ». *Les collections d'art contemporain de la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration* ».

Sur mers et océans, sur terre, dans le ciel ou en soi... Traces, visions, parcours, espaces maritimes ou intimes, terres quittées, retrouvées, temps de l'Histoire, temps des histoires.... Autant de signes et d'échos qui résonnent au-delà du thème et de l'Histoire justement, car le voyage ici est artistique... Chaque regard s'inscrit dans une dimension et une tonalité particulières : mythique, lyrique, symbolique, fantastique, réaliste... et chaque création, dans son propre langage stylistique, diffuse des sensations et émotions singulières.

Laisser la littérature entrer en résonance, c'est donc ne pas faire œuvre d'illustration, mais pénétrer dans le sillage de ces émotions et de ces sensations. Écouter Homère raconter le combat d'Ulysse pour atteindre un rivage, tandis que la sculpture de Diadji Diop fige dans l'éternité un puissant nageur rouge aux prises avec la terre, ou bien lire la migration universelle chez le poète Mahmoud Darwich et contempler *Bottari Truck- Migrateurs* de Kimsooja...

Au-delà des échos de prime abord identifiables, d'autres plus diffus et implicites invitent à des chemins que les lecteurs de cet accompagnement pourront ouvrir et varier, selon leur expérience et leur propre sensibilité.

\*Le titre « J'ai deux amours » a été choisi en référence à la chanson de Joséphine Baker datant de 1930 (chanson composée par Vincent Scotto sur des paroles de Géo Koger et d'Henri Varna, tous droits réservés).

## Sommaire

### Œuvre annonce

« ... Dans le bonheur » , Diadji Diop

- **L'Odyssée**, Homère..... 3

### Départ, voyage, circulation

- **L'Odyssée**, Homère..... 5
- **America America**, Elia Kazan ..... 6
- **Le Premier homme**, Albert Camus ..... 8
- **Ru**, Kim Thuy..... 9
- **Eldorado**, Laurent Gaudé .....10
- **Ils ne se retournent pas**, in *Ne t'excuse pas*, Mahmoud Darwich.....10

### Entre rêve et nécessité

- **Candide**, Voltaire.....12
- **Poulailler**, Carlos Batista .....14
- **Le Testament Français**, Andreï Makine.....14
- **Partir**, Tahar Ben Jelloun.....15
- **Partir**, in *Mirages*, Issa Makhlouf .....16

### Frontières : passages et contrôles

- **Walter Benjamin, l'ange assassiné**, Tilla Rudel .....18
- **Ce qu'on peut lire dans l'air**, Dinaw Mengestu .....19
- **Eldorado**, Laurent Gaudé .....20
- **À l'abri de rien**, Olivier Adam .....21
- **Samba pour la France**, Delphine Coulin .....22
- **Passeport**, Mahmoud Darwich.....24

### Vivre ensemble

- **Aux Champs –la banlieue, les bois, la rivière**, in *Le Capitaine Burle*, Émile Zola.....25
- **Des Dimanches à Belleville**, Clément Lépidis .....27
- **Rue des petites daurades**, Fellag.....28
- **Les Passagers du Roissy-Express**, François Maspero .....29

## Œuvre annonce de l'exposition

« ... Dans le bonheur », Diadji Diop

### L'Odyssée

Homère

Après des années de guerre à Troie, le roi Ulysse entreprend de retourner à Ithaque, où l'attendent sa femme Pénélope et son fils Télémaque. Mais c'est le début d'une errance de dix années en Méditerranée. Prisonnier de la nymphe Calypso sur une île, que certains situent dans l'actuel Détroit de Gibraltar, Ulysse se voit infliger par Zeus, comme condition à sa libération, une épreuve de vingt-et-un jours de souffrances en mer.

Alors, deux nuits et deux jours, il dériva sur les puissantes houles, et maintes fois son cœur entrevit la mort. Mais quand Aurore aux belles boucles amena le troisième jour, tout aussitôt le vent cessa, le calme survint sans un souffle, et Ulysse aperçut la terre toute proche ; il y jetait des regards perçants du haut d'une grande lame. Comme des enfants éprouvent grande joie à voir revivre un père que la maladie retenait au lit en proie aux âpres souffrances, dont il était depuis longtemps consumé ; un génie méchant s'était abattu sur lui : quel ravissement quand les dieux l'ont délivré de son mal ! Aussi ravissantes semblaient à Ulysse la terre et la forêt ! Il se hâta de nager pour prendre pied sur le rivage. Mais quand il n'en fut plus qu'à la distance où pouvait porter son cri, il entendit le bruit des vagues contre les rochers dominant la mer ; de grandes lames mugissaient contre le rivage aride avec un ronflement terrible ; toutes étaient recouvertes de l'écume marine. Il n'y avait pas de port pour recevoir les nef, point de rade où s'abriter ; partout des falaises à pic, des récifs, des rochers pointus. Alors Ulysse sentit défaillir son cœur et ses genoux, il gémit et dit à son cœur magnanime : « Hélas ! maintenant que Zeus m'a donné de voir la terre contre toute espérance, et que j'ai fendu ces abîmes à la nage, je n'aperçois aucune issue pour sortir de la mer grise. Devant la côte rien que rochers aigus ; tout autour les vagues bondissent et mugissent ; le roc s'élève à pic, tout uni ; alentour, la mer est profonde, nul moyen de poser ses pieds et d'éviter la mort ; je crains, si j'essaie de sortir qu'une forte lame ne me saisisse et me jette contre la roche dure. Mon élan sera vain. Si je nage encore plus loin à la recherche d'un rivage en pente et d'anses de mer, je crains que la tempête ne me saisisse encore, et malgré tous mes gémissements ne m'emporte sur la mer poissonneuse, ou qu'un dieu ne suscite de l'onde quelque phoque énorme, comme en nourrit tant l'illustre Amphitrite. Je sais combien est courroucé contre moi le glorieux Ébranleur de la Terre. »

Tandis qu'il agitait ces pensées en son esprit et son cœur, une grande vague le jeta contre la roche de la côte ; il aurait eu la peau déchirée et les os brisés, si la Déesse aux yeux brillants, Athénée, ne lui eût mis en l'esprit de s'élancer et de saisir le roc des deux mains ; il l'agrippa en gémissant, jusqu'à ce que l'énorme vague fût passée. Il l'évita ; mais le violent ressac l'atteignit et le rejeta loin dans la mer. Quand un poulpe est arraché de son gîte, des cailloux restent en tas attachés à ses suçoirs, ainsi des vaillantes mains d'Ulysse la peau fut déchirée, et la grande vague le recouvrit. Alors le malheureux eût péri malgré son destin, si Athénée aux yeux brillants ne lui eût inspiré cette précaution. Émergeant des flots, qui mugissaient contre le rivage, il nagea le long de la côte, regardant s'il ne découvrirait pas une grève en pente et des anses de mer. Et quand il arriva en nageant à l'embouchure d'une rivière aux belles eaux, l'endroit lui sembla très bon, étant vide de rochers et abrité du vent. Il reconnut un estuaire et en son cœur pria le fleuve : « Exauce-moi, Seigneur, qui que tu sois ; je viens

vers toi, que mes prières ont tant appelé, fuyant hors de la mer les menaces de Poséidon. Il est vénérable aux immortels même, l'homme errant qui s'approche, comme aujourd'hui, je viens supplier ton cœur, et embrasser tes genoux, après tant de souffrances ! Accorde-moi pitié, Seigneur ; je me déclare ton suppliant. »

(chant V). Traduction par Mérédic Dufour et Jeanne Raison, éd. Garnier, 1961

Poète grec du VIII<sup>e</sup> siècle avant JC, originaire de Smyrne, Homère, auquel on prête l'écriture de l'Iliade et l'Odyssée et dont l'existence est encore entourée de mystère, est traditionnellement représenté comme un vieil aède aveugle récitant ses poèmes à travers la Grèce Antique.

## Départ, voyages, circulations

- **L'Odysée**, Homère .....Méditerranée, Antiquité
- **America America**, Elia Kazan.....Constantinople-Ellis Island, 1913
- **Le Premier homme**, Albert Camus..... Marseille-Alger, 1953
- **Ru**, Kim Thúy .....Vietnam, 1978
- **Eldorado**, Laurent Gaudé.....Soudan, années 2000
- **Ils ne se retournent pas**, in *Ne t'excuse pas*, Mahmoud Darwich ....poème

### L'Odysée

Homère

La nymphe Calypso se résigne à laisser partir Ulysse qu'elle retenait captif et lui conseille la construction d'un radeau.

C'était le quatrième jour, quand tout l'ouvrage fut achevé. Donc, le cinquième, l'auguste Calypso laissa Ulysse quitter l'île, après l'avoir baigné et couvert de vêtements parfumés. La déesse plaça sur le radeau une outre de vin noir, et une autre, plus grande, remplie d'eau, et dans un sac de cuir, des vivres, des douceurs de toute sorte ; puis elle fit souffler un vent tiède et propice au voyage. Plein de joie, l'illustre Ulysse déploya ses voiles au vent favorable. Assis, il dirigeait avec art le gouvernail, et le sommeil ne tombait pas sur ses paupières : il regardait les Pléiades, le Bouvier qui se couche tard, et l'Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, qui tourne sur place en guettant Orion et, seule des constellations, ne se baigne point dans l'Océan. Calypso, l'auguste déesse, lui avait bien recommandé de la garder à main gauche en naviguant sur la mer. Dix-sept jours durant, il ne cessa de voguer ; le dix-huitième apparurent les montagnes sombres de la terre des Phéaciens ; il en était alors tout proche, et elle semblait un bouclier sur la mer brumeuse.

Mais quittant les Éthiopiens, le puissant Ébranleur de la Terre, du haut des monts Solymes, au loin l'aperçut. Ulysse s'offrit à ses yeux, comme il naviguait sur la mer. Son courroux en fut accru dans son cœur, et, ayant secoué la tête, il se dit à lui-même : « Malheur ! les dieux ont donc changé leur dessein sur Ulysse, tandis que j'étais chez les Éthiopiens. Le voilà tout près de la terre des Phéaciens, où sa destinée est d'échapper au grand lacet de malheur qui l'enserme. Mais je vais encore, je l'affirme, le harceler de peines, à bonne mesure ! »

Il dit, assemble les nuées et bouleverse la mer du trident qu'il avait pris en ses mains. Il excitait toutes les tempêtes des divers vents ; il obscurcit de nuages à la fois la terre et la mer ; la nuit était descendue du ciel. Tous ensemble s'appesantirent, l'Euros, le Notus, le Zéphire aux souffles furieux et Borée qui naît au ciel brillant, et fait rouler les grandes houles.

Alors Ulysse sentit défaillir son cœur et ses genoux. Et gémissant il dit donc à son cœur magnanime : « Ah ! malheureux que je suis ! Que va-t-il m'arriver enfin ? Je crains que ne soit vrai tout ce qu'a prédit Calypso quand elle m'annonçait que sur la mer, avant d'atteindre la terre de ma patrie, j'épuiserais toutes les souffrances. À présent tout va s'accomplir. De quels sombres nuages Zeus

enveloppe le vaste ciel ! Il a bouleversé la mer et sur moi fondent les tempêtes de toutes sortes de vents. Voici la brusque mort bien assurée pour moi. »[...]

Comme il venait de parler ainsi, une grande vague, à pic, se ruant terriblement sur lui, l'atteignit et retourna le radeau. Lui-même tomba loin de l'embarcation et laissa le gouvernail échapper de ses mains ; le mât fut cassé en deux par la terrible violence des vents, qui le battaient tous ensemble et en semèrent au loin les débris ; le gaillard s'effondra dans la mer. Ulysse fut englouti pendant un long temps ; il ne put sortir aussitôt des flots, empêché par l'élan d'une grande vague. Il était alourdi par les vêtements que lui avait donnés l'auguste Calypso. Il émergea enfin, rejeta de sa bouche l'âtre eau salée, qui dégouttait en abondance et avec bruit de sa tête. Mais, malgré son accablement, il n'oublia pas son radeau nageant parmi les vagues, il parvint à s'en saisir et s'assit au milieu, cherchant à éviter le terme de la mort. [...]

La fille de Cadmus l'aperçut, Ino aux belles chevilles, qui d'abord était une mortelle à la voix humaine, et maintenant sous le nom de Leucothée, avait dans les profondeurs de la mer reçu des dieux part aux divins honneurs. Elle prit en pitié Ulysse en proie à la souffrance et ballotté sur les flots. Sous la forme d'une mouette qui vole, elle sortit de l'onde ; elle s'assit sur le radeau à nombreux liens et tint ce discours : « Malheureux, pourquoi donc Poséidon, l'Ébranleur de la Terre, s'est-il fort irrité contre toi ? qu'il te suscite tant de maux ? Il ne pourra cependant te faire périr, si grande envie qu'il en ait. Mais suis bien mon conseil ; car tu ne sembles point manquer de sens. Dépouille ces vêtements, laisse les vents emporter ton radeau : nage à pleines brassées et tâche d'obtenir ton retour, en abordant à la terre des Phéaciens, où c'est ton destin de trouver le salut.

(Chant V). Traduction par Mérédic Dufour et Jeanne Raison, éd. Garnier, 1961

## America America

Elia Kazan

Avant d'avoir été un film (sorti en 1963 aux États-Unis), *America America* est un roman et la mise en fiction de l'expérience familiale de l'immigration racontée par E.Kazan dans son autobiographie *Une vie*. Ce roman servira de base au scénario. Dans cette histoire, Stavros Topouzoglou, jeune grec vivant avec sa famille en territoire ottoman, rêve de gagner l'Amérique. Il a assisté aux massacres d'Arméniens en 1896, refuse la pauvreté et la soumission de son père devant les Turcs. Celui-ci veut l'envoyer chez un parent à Constantinople, Stavros cède, mais il a toujours le désir secret d'aller en Amérique. C'est le jour du départ. Vasso, la mère, et Isaac, le père, donnent tous leurs biens précieux à leur fils pour le long voyage qui l'attend.

Tous se tournent désormais vers Stavros et le regardent. L'écrasant fardeau du devoir pèse plus lourdement que jamais sur ses épaules. Puis il se lève, va vers sa mère et se tient gauchement devant elle. Il parle du fond du cœur. « Je ne vous décevrai pas. » Soudain, la mère et le fils s'étreignent. Vasso se résigne enfin à voir dans cet enfant le chef de la famille.

Un petit groupe de gens, les Topouzoglou, sont rassemblés sur une éminence qui domine la vaste plaine d'Anatolie. Loin, très loin à l'horizon, deux minuscules silhouettes gravissent le premier relief du paysage : Stavros et son petit âne lourdement chargé. Au sommet de la côte, le garçon s'arrête et se retourne. Il a mis la veste que sa mère lui a préparée. Dessous, il porte un large col ouvert et une cravate. Il est coiffé du fez de Vartan\*. Maintenant, il agite les bras en signe d'adieu. Puis il tourne résolument le dos à sa famille et apostrophe Goodchook d'un ton irrité : « En avant, toi ! Allons-y ! » Le garçon et l'animal gravissent la crête et disparaissent presque.

La famille a vu Stavros pour la dernière fois peut-être. Elle fait demi-tour et revient vers la ville. Il n'y a plus que deux points microscopiques sur le vaste plateau. Derrière eux, le soleil se couche.

*\*ami arménien de Stavros, massacré sous ses yeux par les Turcs alors qu'il tentait de sauver des Arméniens pendant l'incendie d'une église. Stavros a ramassé son fez et l'a gardé en signe de fidélité.*

Stavros parvient à quitter Constantinople et embarque sur le *Kaiser Wilhelm*. La traversée arrive à son terme. Les passagers aperçoivent les côtes américaines.

Des mouettes criardes volettent autour du mât du navire. Au loin, émergeant de la brume, la côte de Long Island apparaît. Hohanness, à la proue, se retourne et appelle : « Stavros ! Stavros ! » Mais Stavros n'est pas là. Les passagers du pont se précipitent à l'avant. Des têtes surgissent aux hublots. Ces gens sont très pauvres et viennent de tous les pays méditerranéens. Ils portent encore leurs vêtements nationaux et tous leurs biens tiennent dans des balluchons qui ne les quittent pas. Des Italiens. Des Roumains. Des Albanais. Des Russes. Des Serbes. Des Croates. Des Syriens. Des Juifs orthodoxes barbus. Des fanatiques. Pas de femmes. Parfois, un enfant avec un chiffon autour du cou.

[...]

Sur le gaillard d'avant, Stavros court rejoindre Hohanness. Les autres garçons et Mr. Agnostis sont là, eux aussi.

HOHANNESS. – Stavros ! Regarde, regarde ! Mr. Agnostis dit que c'est la ville de Coney Island. [...]

Hohanness ne tousse plus. Stavros et lui dévorent la côte des yeux. La nuit tombe, Hohanness et Stavros sont toujours à leur poste d'observation. Mais derrière eux, le pont est presque désert. Les deux garçons fredonnent des airs de leur pays. La séparation approche.

HOHANNESS. – Nous serons toujours amis.

STAVROS. – La vie n'est pas comme ça. Rien que des rencontres et des départs.

HOHANNESS. – Mon père aimait cette chanson. Tous les dimanches, il me disait : « Hohanness, viens ! Chante ! »

Il entame les couplets que Vartan et Stavros lançaient à pleine voix au début de cette histoire, sur le flanc de la montagne. Stavros se joint à lui et, en même temps, il enlève le fez de Vartan qu'il a toujours porté, le regarde intensément, puis le lâche dans l'eau de la baie.

STAVROS. – La première chose que je ferai demain matin, ce sera de m'acheter un de ces chapeaux de paille que portent les Américains. »

Traduit de l'américain par Emy Moliné, Stock, 1961

Elia Kazan (1909-2003) est un réalisateur et metteur en scène de théâtre américain. Il est né à Istanbul en territoire ottoman dans une famille grecque qui émigre aux États-Unis en 1913. Il entreprend des études avant de se lancer dans la réalisation théâtrale et cinématographique. En 1947, il participe à la création de l'Actor's studio.

## Le Premier homme

Albert Camus

Albert Camus travaillait au manuscrit de son récit autobiographique, *Le Premier homme*, lorsqu'il fut tué sur la route en 1960. Jacques Cormery (double de l'écrivain) est né en Algérie en 1913 et vit en France. En 1953, il se rend pour la première fois à Saint-Brieuc sur la tombe de son père mort au début de la Grande Guerre, alors que lui n'avait qu'un an. Peu après, il prend le bateau pour retrouver sa mère qui n'a jamais quitté Alger.

Une houle légère et courte faisait rouler le navire dans la chaleur de juillet. Jacques Cormery, étendu à demi nu dans sa cabine, regardait danser sur les rebords de cuivre du hublot les reflets du soleil émietté sur la mer. Il se leva d'un bond pour couper le ventilateur qui séchait la sueur dans ses pores avant même qu'elle commence à couler sur son torse, il valait mieux transpirer, et il se laissa aller sur sa couchette, dure et étroite comme il aimait que soient les lits. Aussitôt, des profondeurs du navire, le bruit sourd des machines monta en vibrations amorties comme une énorme armée qui se mettrait sans cesse en marche. Il aimait aussi ce bruit des grands paquebots, jour et nuit, et la sensation de marcher sur un volcan, pendant que tout autour la mer immense offrait ses étendues libres au regard. Mais il faisait trop chaud sur le pont ; après le déjeuner, des passagers abrutis de mangeaille s'étaient abattus sur les transatlantiques du pont couvert ou avaient fui dans les coursives à l'heure de la sieste. Jacques n'aimait pas faire la sieste. « A benidor », pensait-il avec rancune et c'était l'expression bizarre de sa grand-mère lorsqu'il était enfant à Alger et qu'elle l'obligeait à l'accompagner dans sa sieste. Les trois pièces du petit appartement d'un faubourg d'Alger étaient plongées dans l'ombre zébrée des persiennes soigneusement fermées. La chaleur cuisait au-dehors les rues sèches et poussiéreuses, et, dans la pénombre des pièces, une ou deux grosses mouches énergiques cherchaient infatigablement une issue avec un vrombissement d'avion. Il faisait trop chaud pour descendre dans la rue rejoindre les camarades, eux-mêmes retenus de force chez eux. Il faisait trop chaud pour lire les *Pardaillan* ou *L'Intrépide*. Quand la grand-mère n'était pas là, par extraordinaire, ou bavardait avec la voisine, l'enfant écrasait son nez aux persiennes de la salle à manger qui donnait sur la rue. La chaussée était déserte. [...]

Le vent avait dû se calmer, écrasé sous le soleil. Le navire avait perdu son léger roulis et il semblait maintenant avancer selon une route rectiligne, les machines au plein de leur régime, l'hélice forant droit l'épaisseur des eaux et le bruit des pistons devenu enfin si régulier qu'il se confondait avec la clameur sourde et ininterrompue du soleil sur la mer. Jacques dormait à moitié, le cœur serré d'une sorte d'angoisse heureuse à l'idée de revoir Alger et la petite maison pauvre des faubourgs. C'était ainsi chaque fois qu'il quittait Paris pour l'Afrique, une jubilation sourde, le cœur s'élargissant, la satisfaction de qui vient de réussir une bonne évasion et qui rit en pensant à la tête des gardiens. De même que, chaque fois qu'il y revenait par la route et par le train, son cœur se serrait aux premières maisons des banlieues, abordées sans qu'on ait vu comment, sans frontières d'arbres ni d'eaux, comme un cancer malheureux, étalant ses ganglions de misère et de laideur et qui digérait peu à peu le corps étranger pour le conduire jusqu'au cœur de la ville, là où un splendide décor lui faisait parfois oublier la forêt de ciment et de fer qui l'emprisonnait jour et nuit et peuplait jusqu'à ses insomnies. Mais il s'était évadé, il respirait, sur le grand dos de la mer, il respirait par vagues, sous le grand balancement du soleil, il pouvait enfin dormir et revenir à l'enfance dont il n'avait jamais guéri, à ce secret de lumière, de pauvreté chaleureuse qui l'avait aidé à vivre et à tout vaincre. Le reflet brisé, maintenant presque immobile, sur le cuivre du hublot venait du même soleil qui, dans la chambre obscure où dormait la grand-mère, pesant de tout son poids sur la surface entière des persiennes, plongeait dans l'ombre une seule épée très fine par l'unique échancrure qu'un nœud de bois sauté avait laissée dans le couvre-joint des persiennes.



Albert Camus est né à Mondovio, en Algérie, le 07 novembre 1913. Il est mort dans un accident de voiture le 04 janvier 1960. Albert Camus grandit à Alger, dans le quartier populaire de Belcourt, entre sa mère et sa grand-mère, obtient une bourse d'études grâce à son instituteur, Monsieur Germain. En 1932, il est bachelier. Il fait ensuite des études de philosophie, mais ne pourra enseigner en raison de sa tuberculose. Il se tourne alors vers le journalisme, écrit des articles dans « Alger Républicain » puis « Soir républicain ». À Paris, où il est installé depuis 1940, avec sa femme dont il aura deux enfants, il intègre un mouvement de Résistance durant la Seconde Guerre mondiale, et devient rédacteur en chef du journal « Combat » à la Libération. Il se passionne pour le théâtre, écrit les œuvres du « cycle de l'absurde ». Son œuvre, articles, romans, essais, pièces de théâtre - articulée autour des thèmes du bonheur, de l'absurde et de la révolte - est indissociable de ses prises de position publiques concernant le franquisme, le communisme, la question algérienne, qui est une tragédie personnelle pour lui. Son appel à la trêve civile, en 1956, reste sans effet. Camus milite pour une égalité des droits entre « Français d'Algérie » et « musulmans d'Algérie » Il refusera jusqu'au bout de légitimer le terrorisme.

## Ru

### Kim Thúy

Une femme voyage à travers le désordre des souvenirs : l'enfance dans sa cage d'or à Saigon, l'arrivée du communisme dans le Sud Vietnam apeuré, la fuite dans le ventre d'un bateau au large du golfe de Siam, l'internement dans un camp de réfugiés en Malaisie, les premiers frissons dans le froid du Québec. (présentation de l'éditeur)

Grâce à l'exil, mes enfants n'ont jamais été des prolongements de moi, de mon histoire. Ils s'appellent Pascal et Henri et ne me ressemblent pas. Ils ont les cheveux clairs, la peau blanche et les cils touffus. Je n'ai pas éprouvé le sentiment naturel de la maternité auquel je m'attendais quand ils étaient accrochés à mes seins à trois heures du matin, au milieu de la nuit. L'instinct maternel m'est venu beaucoup plus tard, au fil des nuits blanches, des couches souillées, des sourires gratuits, des joies soudaines.

C'est seulement à ce moment-là que j'ai saisi l'amour de cette mère assise en face de moi dans la cale de notre bateau, tenant dans ses bras un bébé dont la tête était couverte de croûtes de gale puantes. J'ai eu cette image sous les yeux pendant des jours et peut-être aussi des nuits. La petite ampoule suspendue au bout d'un fil retenu par un clou rouillé diffusait dans la cale une faible lumière, toujours la même. Au fond de ce bateau, le jour ne se distinguait plus de la nuit. La constance de cet éclairage nous protégeait de l'immensité de la mer et du ciel qui nous entouraient. Les gens assis sur le pont nous rapportaient qu'il n'y avait plus de ligne de démarcation entre le bleu du ciel et le bleu de la mer. On ne savait donc pas si on se dirigeait vers le ciel ou si on s'enfonçait dans les profondeurs de l'eau. Le paradis et l'enfer s'étaient enlacés dans le ventre de notre bateau. Le paradis promettait un tournant dans notre vie, un nouvel avenir, une nouvelle histoire. L'enfer, lui, étalait nos peurs : peur des pirates, peur de mourir de faim, peur de s'intoxiquer avec les biscottes imbibées d'huile à moteur, peur de manquer d'eau, peur de ne plus pouvoir se remettre debout, peur de devoir uriner dans ce pot rouge qui passait d'une main à l'autre, peur que cette tête d'enfant galeuse ne soit contagieuse, peur de ne plus jamais fouler la terre ferme, peur de ne plus revoir le visage de ses parents assis quelque part dans la pénombre au milieu de ces deux cents personnes.

Liana Levi, 2010

En 1978, à l'âge de dix ans, Kim Thúy a quitté le Vietnam avec d'autres *boat people*. Elle vit à Montréal depuis une trentaine d'années. Elle confie avoir fait toutes sortes de métiers –couturière, interprète, avocate, restauratrice- avant de se lancer dans l'écriture (en français) de ce premier roman.

## Eldorado

Laurent Gaudé

Scrutant la mer à la recherche de migrants clandestins, Salvatore Piracci, garde-côte italien entre la Calabre et Lampedusa, veille sur la « forteresse Europe » des années 2000. Loin de là, au Soudan, Soleiman et son frère s'appêtent à quitter leur pays pour un long périple vers la porte de l'eldorado : la ville de Ceuta, enclave espagnole au nord du Maroc...

Je regarde mon frère qui contemple les orangers, le fouillis des voitures et la foule des passants et je sais ce qu'il pense. Il boit son thé sans quitter des yeux cette place qu'il ne verra plus. Il essaie de tout enregistrer. Oui, je sais ce qu'il pense et je fais comme lui. Immobile, je laisse les bruits et les odeurs m'envahir. Nous ne reviendrons plus jamais. Nous allons quitter les rues de notre vie. Nous n'achèterons plus rien, jamais, aux marchands de cette rue. Nous ne boirons plus de thé, ici. Ces visages, bientôt, se brouilleront et deviendront incertains dans notre mémoire.

Je contemple mon frère qui regarde la place. Le soleil se couche doucement. J'ai vingt-cinq ans. Le reste de ma vie va se dérouler dans un lieu dont je ne sais rien, que je ne connais pas et que je ne choisirai peut-être même pas. Nous allons laisser derrière nous la tombe de nos ancêtres. Nous allons laisser notre nom, ce beau nom qui fait que nous sommes ici des gens que l'on respecte. Parce que le quartier connaît l'histoire de notre famille. Il est encore, dans les rues d'ici, des vieillards qui connurent nos grands-parents. Nous laisserons ce nom ici, accroché aux branches des arbres comme un vêtement d'enfant abandonné que personne ne vient réclamer. Là où nous irons, nous ne serons rien. Des pauvres. Sans histoire. Sans argent.

Je regarde mon frère qui contemple la place et je sais qu'il pense à tout cela. Nous buvons notre thé avec une lenteur peureuse. Lorsque les verres seront vides, il faudra se lever, payer et saluer les amis. Sans rien leur dire. Les saluer comme si nous allions les revoir dans la soirée. Aucun de nous deux n'a encore la force de faire cela. Alors nous buvons nos thés comme des chats laperaient de l'eau sucrée. Nous sommes là. Encore pour quelques minutes. Nous sommes là. Et bientôt plus jamais.

Babel, 2006

Pour la première fois dans *Eldorado*, paru en 2006, Laurent Gaudé, romancier et dramaturge né en 1972, se confronte à un sujet d'actualité : l'émigration des Africains vers l'Europe. Articles de journaux des années 1999-2000 sur l'immigration clandestine et images de presse sur les enclaves espagnoles au Maroc ont nourri ce roman documenté et humaniste. Laurent Gaudé a reçu le prix Goncourt des lycéens en 2002 pour *La Mort du roi Tsongor* et le prix Goncourt en 2004 pour *Le Soleil des Scorta*.

## Ils ne se retournent pas

Mahmoud Darwich

Ils ne se retournent pas pour dire adieu à l'exil,  
Un autre les attend. Ils se sont habitués  
À tourner en rond,  
Sans devant, sans arrière,  
Sans nord ou sud. « Ils migrent »  
De la clôture vers le jardin et laissent un testament  
Dans chaque mètre du patio de la maison :

« Après nous, ne vous souvenez  
que de la vie... »  
« Ils voyagent » du matin verdoyant  
à la poussière du midi,  
portant leurs cercueils emplis  
des objets de l'absence :  
une carte d'identité et une lettre d'amour  
pour une femme à l'adresse inconnue :  
« Après nous, ne te souviens  
que de la vie... »  
« Ils migrent » des maisons vers les rues  
faisant le V blessé de la victoire et disant  
à quiconque les voit :  
« Nous vivons encore,  
ne vous souvenez pas de nous ! »  
Ils sortent du récit pour respirer et s'ensoleiller  
Ils rêvent de voler plus haut...  
Et encore plus haut.  
Ils s'élèvent et se posent, partent et reviennent  
Sautent des céramiques anciennes  
Vers les étoiles  
Et reviennent dans le récit...  
Pas de fin, pas de commencement  
Ils fuient la somnolence  
Vers l'ange du sommeil,  
Blanc. Leurs yeux ont rougi  
D'avoir tant contemplé  
Le sang répandu :  
« Après nous,  
ne vous souvenez que de la vie... »

in ***Ne t'excuse pas***, Traduit de l'arabe par Elias Sanbar, Actes Sud, 2004

Mahmoud Darwich est né en 1942 à Birwa près de Saint-Jean-d'Acre en Palestine. En 1948, son village est détruit par les forces israéliennes et sa famille se réfugie au Liban. Mais il revient clandestinement la même année en Palestine pour y faire ses études. Il commence très jeune une carrière de journaliste tout en publiant ses premiers poèmes. Engagé dans le combat politique, il milite dans le parti communiste israélien, ce qui lui vaut d'être emprisonné à plusieurs reprises de 1960 à 1970 et d'être assigné en résidence à Haïfa. Mahmoud Darwich quitte Israël en 1971 et choisit de s'exiler d'abord au Caire, puis à Beyrouth, à Tunis et Paris. Membre du comité exécutif de l'OLP, il démissionne en 1993 et partage son temps entre Amman et Ramallah. Il s'est éteint le 9 août 2008 à Houston, Texas. Mahmoud Darwich est unanimement considéré comme l'un des plus grands poètes arabes contemporains et c'est probablement le poète arabe le plus lu et le plus traduit dans le monde. Auteur de plusieurs ouvrages maintes fois réédités, il est devenu le porte-parole de tout un peuple. (présentation de l'éditeur)

*Suggestion :*

*Pour accompagner la séquence « Départ, voyages, circulations », on pourra écouter la chanson de Michel Berger, Chanter pour ceux qui sont loin de chez eux (Album Différences, , 1985)*

## Entre rêve et nécessité

- **Candide**, Voltaire.....pays imaginaire, XVIIIe siècle
- **Poulailler**, Carlos Batista.....Portugal, années 1960
- **Le Testament français**, Andreï Makine ..... URSS-France, années 1960-70
- **Partir**, Tahar Ben Jelloun .....Maroc, années 90
- **Partir**, in *Mirages*, Issa Makhoulf .....poème

## Candide ou l'optimisme

Voltaire

Expulsé du royaume de Westphalie pour avoir voulu séduire Cunégonde, Candide, qui n'a jamais vu le monde, se trouve embarqué dans un parcours migratoire qui constituera son apprentissage. Guerres, cruautés, injustices, préjugés, l'attendent à chaque étape jusqu'au jour où il débarque avec son fidèle valet Cacambo au pays d'Eldorado...

Cacambo [...] dit à Candide : « Nous n'en pouvons plus, nous avons assez marché; j'aperçois un canot vide sur le rivage, emplissons-le de cocos, jetons-nous dans cette petite barque, laissons-nous aller au courant ; une rivière mène toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choses agréables, nous trouverons du moins des choses nouvelles. –Allons, dit Candide, recommandons-nous à la Providence. »

Ils voguèrent quelques lieues entre les bords tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours ; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve, resserré en cet endroit, les porta avec une rapidité et un bruit horribles. Au bout de vingt-quatre heures, ils revirent le jour ; mais leur canot se fracassa contre les écueils ; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière ; enfin ils découvrirent un horizon immense, bordé de montagnes inaccessibles. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin ; partout l'utile était agréable. Les chemins étaient couverts ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillante, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière, traînés rapidement par de gros moutons rouges qui surpassaient en vitesse les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan et de Méquinez.

« Voilà pourtant, dit Candide, un pays qui vaut mieux que la Westphalie. » Il mit pied à terre avec Cacambo auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfants du village, couverts de brocards d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg ; nos deux hommes de l'autre monde s'amusèrent à les regarder : leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns ; c'était de l'or, c'était des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mongol. « Sans doute, dit Cacambo, ces enfants sont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. » Le magister du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. «Voilà, dit Candide, le précepteur de la famille royale. »

Les petits gueux quittèrent aussitôt le jeu, en laissant à terre leurs palets et tout ce qui avait servi à leurs divertissements. Candide les ramasse, court au précepteur, et les lui présente humblement, lui faisant entendre par signes que Leurs Altesses Royales avaient oublié leur or et leurs pierreries. Le magister du village, en souriant, les jeta par terre, regarda un moment la figure de Candide avec beaucoup de surprise, et continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis et les émeraudes. « Où sommes-nous ? s'écria Candide ; il faut que les enfants des rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or et les pierreries. » Cacambo était aussi surpris que Candide. Ils approchèrent enfin de la première maison du village ; elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empressait à la porte, et encore plus dans le logis. Une musique très agréable se faisait entendre, et une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. [...]

Aussitôt deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, et les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On sert quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un contour bouilli qui pesait deux cents livres, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, et six cents oiseaux-mouches dans un autre ; des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses ; le tout dans des plats d'une espèce de cristal de roche. Les garçons et les filles versaient plusieurs liqueurs faites de canne de sucre.

Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politesse extrême, qui firent quelques questions à Cacambo avec la discrétion la plus circonspecte, et qui répondirent aux siennes d'une manière à le satisfaire.

Quand le repas fut fini, Cacambo crut, ainsi que Candide, bien payer son écot en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées ; l'hôte et l'hôtesse éclatèrent de rire, et se tinrent longtemps les côtés. Enfin ils se remirent : « Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers ; nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en paiement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas sans doute de la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c'est un pauvre village ; mais partout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l'être. » Cacambo expliquait à Candide tous les discours de l'hôte, et Candide les écoutait avec la même admiration et le même égarement que son ami Cacambo les rendait. « Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre ? C'est probablement le pays où tout va bien ; car il faut absolument qu'il y en ait de cette espèce. [...] »

*(Arrivée de Candide et de son valet au pays d'Eldorado et ce qu'ils y virent, chap. dix-septième.) Gallimard, folio classique, 1992*

Voltaire a coutume de railler la quête d'El Dorado (le Pays d'or) par les conquistadores des XV et XVIe siècles, qui imaginaient ce pays fabuleux entre l'Orénoque et l'Amazonie. Dans *Candide*, l'utopie expose avec humour les stéréotypes du pays rêvé et charge le merveilleux de dénoncer fantasmes et naïveté, en même temps que l'auteur ironise sur les mœurs et valeurs en Occident. Au début du XXe siècle, le merveilleux et les stéréotypes naïfs sont toujours à l'œuvre dans les cartes postales de propagande qui incitent à migrer vers le Nouveau Monde: Emanuele Crialesse dans son film « Golden Door », histoire des émigrés italiens vers Ellis Island, donne à voir des images de légumes ou d'animaux géants, d'arbres où poussent les pièces de monnaie ...

## Poulailler

Carlos Batista

Le narrateur explique les raisons pour lesquelles son père a émigré, comme tant d'autres au début des années soixante, quittant clandestinement le Portugal pour rejoindre la France.

Dans les tavernes, aux champs, sur les marchés, partout le bruit courait qu'une filière de passeurs assurait le franchissement des frontières jusqu'à la France, avec la promesse d'y être employé et logé par une entreprise de bâtiment. « Là-bas, disaient certains revenus au village pour les vacances, nous gagnons plus en une semaine que vous ici en une année. » Là-bas tout n'était qu'abondance, même la pluie y tombait en pièces d'or ; il suffisait de s'y rendre pour en ramasser. Tandis qu'au Portugal, après trois décennies de régime catholico militaire, il pleuvait des faux et du fiel. La nation s'était enfoncée, paisiblement, calmement, dans une chape d'ignorance et de misère. Un steak était devenu chose plus inhabituelle et plus rare que la mort. Les femmes allaient travailler aux champs pieds nus (moins des pieds que des souches ou des socs de charrue). Crise économique, disait-on. Crise économique, cette déchéance ? De l'Algarve au Minho, pas de discussions, pas de voix, aucun appel à la révolte. Rien que les agents de la Pide et, derrière les agents de la Pide, le silence et son cortège de délateurs, informateurs ou demi-sel. Et depuis des années, les jeunes recrues partaient faire leur service dans des fiefs d'outre-mer menacés par la fièvre d'indépendance : Angola, Guinée, Mozambique. Des cohortes de gamins, dont les capitaines avaient moins de trente ans, parachutés au milieu d'une brousse où la férocité des crocodiles n'était surpassée que par celle des mercenaires. Quatre ans en colonie de guerres, avec jeux d'embuscades, mines, mortier, bombes au napalm. Beaucoup désertaient, se mutilaient ou simulaient la folie. Mon père savait que tôt ou tard il serait appelé en Afrique. Projeté audacieusement sur l'Océan, mais amorphe, le pays ne cessait d'y expédier des poulets toujours plus jeunes.

Mon père venait d'épouser ma mère, une jeune fille aussi pauvre et instruite que lui. Il était prêt à tout pour échapper à ce triple cul-de-sac, familial, économique, patriotique.

Albin Michel, 2005

Né en France en 1968, Carlos Batista après divers métiers, devient professeur de français, pigiste et, durant dix ans, traducteur de l'écrivain portugais António Lobo Antunes. En 2005, il publie *Poulailler*, son premier roman, puis en 2009 *L'Envers amoureux*.

## Le Testament français

Andreï Makine

En Sibérie, Charlotte Lemonnier, la grand-mère du narrateur, raconte à ses petits-enfants sa jeunesse à Neuilly-sur-Seine au début du vingtième siècle. Devant cette « messagère de l'Atlantide engloutie par le temps », les enfants, fascinés, rêvent la France en la parant de couleurs russes.

Neuilly-sur-Seine était composée d'une douzaine de maisons en rondins. De vraies isbas avec des toits recouverts de minces lattes argentées par les intempéries d'hiver, avec des fenêtres dans des cadres en bois joliment ciselés, des haies sur lesquelles séchait le linge. Les jeunes femmes portaient sur une planche des seaux pleins qui laissaient tomber quelques gouttes sur la poussière de la grand'rue. Les hommes chargeaient de lourds sacs de blé sur une télègue. Un troupeau, dans une

lenteur paresseuse, coulait vers l'étable. Nous entendions le son sourd des clochettes, le chant enroué d'un coq. La senteur agréable d'un feu de bois – l'odeur du dîner tout proche – planait dans l'air.

Car notre grand-mère nous avait bien dit, un jour, en parlant de sa ville natale :

- Oh ! Neuilly à l'époque, était un simple village...

Elle l'avait dit en français, mais nous, nous ne connaissions que les villages russes. Et le village en Russie est nécessairement un chapelet d'isbas – le mot même *dérevnia* vient de *dérévo* – l'arbre, le bois. La confusion fut tenace malgré les éclaircissements que les récits de Charlotte apporteraient par la suite. Au nom de « Neuilly », c'est le village avec ses maisons en bois, son troupeau et son coq qui surgissait tout de suite. Et quand, l'été suivant, Charlotte nous parla pour la première fois d'un certain Marcel Proust, « à propos, on le voyait jouer au tennis à Neuilly, sur le boulevard Bineau », nous imaginâmes ce dandy aux grands yeux langoureux (elle nous avait montré sa photo) – au milieu des isbas !

La réalité russe transparaisait souvent sous la fragile patine de nos vocables français. Le président de la République n'échappait pas à quelque chose de stalinien dans le portrait que brossait notre imagination. Neuilly se peuplait de kolkhoziens. Et Paris qui se libérait lentement des eaux portait en lui une émotion très russe – ce fugitif répit après un cataclysme historique de plus, cette joie d'avoir terminé une guerre, d'avoir survécu à des répressions meurtrières. Nous errâmes à travers ses rues encore humides, couvertes de sable et de vase. Les habitants entassaient devant leurs portes des meubles et des vêtements pour les faire sécher – comme le font les Russes après un hiver qu'ils commencent à croire éternel.

Gallimard, coll. Folio, 1997

Andreï Makine est né en 1957 à Krasnoïarsk en Sibérie. Après ses études, il enseigne la philosophie. En 1987, il arrive en France et obtient l'asile politique. Ses conditions de vie à Paris sont précaires, mais Makine veut écrire. Ses premiers manuscrits, parce qu'ils sont rédigés en français – l'auteur grâce à sa grand-mère parle pourtant cette langue depuis sa prime enfance- sont refusés. Mais la situation change lorsque l'écrivain les présente comme traductions du russe. Enfin reconnu comme écrivain à part entière, Andreï Makine affirmera le français comme sa langue d'écriture. En 1995, *Le Testament français*, d'inspiration largement autobiographique, obtient les prix Goncourt, Goncourt des Lycéens et Médicis.

## Partir

Tahar Ben Jelloun

À Tanger quand la nuit tombe, on peut apercevoir les lumières de l'Espagne. En ces années quatre-vingt dix, toute une génération de jeunes Marocains n'a qu'une obsession : franchir le détroit de Gibraltar pour passer en Europe. Azel est de ceux-là. Sa jeune voisine Malika, qui travaille en usine, rêve aussi de départ.

Elle n'observait plus les bateaux avec le même regard qu'avant. Elle les voyait partir, glisser sur l'eau calme, comme de grandes bouteilles où elle se contentait de mettre ses rêves. Elle les écrivait sur de grandes feuilles, les pliait en quatre, puis en huit, les numérotait et les classait dans un cahier.

Le rêve numéro un est bleu. Il y a la mer et au bout un fauteuil suspendu entre ciel et terre. Elle s'y installe et se balance. Sa robe aussi est bleue, ample et transparente. Du haut de sa balançoire, elle aperçoit les côtes marocaines, Tanger, la Falaise, la Montagne, le port. Le soir, les lumières ne scintillent pas. Il fait sombre. Alors elle tire sur la balançoire et tourne le dos au Maroc.

Le rêve numéro deux est blanc. Elle est dans une école où tout le monde est habillé en blanc, les élèves comme les enseignants. Le tableau est blanc et la craie noire. On apprend les étoiles, leurs mouvements, leurs voyages, puis on descend sur terre. Là, on entre dans une forêt où les arbres ont

été peints avec de la chaux. Cette blancheur l'enchanté. Elle s'arrête, monte dans un arbre et voit au loin la terrasse de la maison de sa sœur. C'est une toute petite terrasse où sèchent des peaux de mouton. Des livres par centaines sont suspendus aux branches des arbres. Ils sont couverts de jaquettes de toutes les couleurs. Il suffit de les ouvrir pour apprendre ce qu'ils racontent. Ce sont des livres magiques qui n'existent pas à Tanger. Malika décide d'aller au pays où il y a la forêt des livres.

Le rêve numéro trois est un train qui traverse le détroit de Gibraltar. Tarifa et Tanger sont reliés par un pont aussi beau que celui qu'elle a vu dans un magazine de tourisme. Le trajet dure une vingtaine de minutes. Malika est assise dans le premier wagon et observe avec grande attention la progression du voyage. À l'arrivée sur les côtes espagnoles, un comité d'accueil attend les voyageurs à qui l'on offre des fleurs, des dattes et du lait. Malika adore les dattes. Elle en prend trois et les mange à toute vitesse. Les Espagnols lui proposent de rejoindre le lycée afin de poursuivre ses études qu'elle a abandonnées en quittant Tanger. Quand elle se retourne, il n'y a plus de train, plus de pont.

Le rêve numéro quatre est une valise, une vieille valise marron. Malika y a caché les jouets et objets qu'elle aime. Il y a de tout : une brosse à cheveux, un bout de miroir, un taille-crayon, trois boutons de couleurs différentes, un carnet plein de phrases écrites à la va-vite, une khamsa\* en argent offerte par sa grand-mère, une feuille de papier jauni pliée en quatre et entourée d'un fil rouge, un carnet maquillé en passeport européen, en l'ouvrant, on y trouve collée sa photo d'identité et tous les renseignements habituels, une gomme, une broche et des clous. Chacune de ces choses a une signification particulière pour elle. C'est son secret. Elle a juste écrit sur le dos de la valise ces mots avec un feutre noir : « C'est à moi. »

\* Main de Fatima

Gallimard, 2006

Tahar Ben Jelloun, né à Fez en 1944, a quitté le Maroc en 1971 pour poursuivre ses études à Paris, où il est devenu écrivain et journaliste franco-marocain. Il se définit comme un intellectuel engagé. Dans *Partir*, paru en 2006, il dénonce la corruption et le scandale des filières d'émigration clandestine au Maroc. En 1987, il a obtenu le prix Goncourt pour *La Nuit sacrée*.

## Mirages

Issa Makhoulouf

### PARTIR

Nous partons pour nous éloigner du lieu qui nous a vu naître et voir l'autre versant du matin. Nous partons à la recherche de nos naissances improbables. Pour compléter nos alphabets. Pour charger l'adieu de promesses. Pour aller aussi loin que l'horizon, déchirant nos destins, éparpillant leurs pages avant de tomber, quelquefois, sur notre propre histoire dans d'autres livres.

Nous partons vers des destinées inconnues. Pour dire à ceux que nous avons croisés que nous reviendrons et que nous référons connaissance. Nous partons pour apprendre la langue des arbres qui, eux, ne partent guère. Pour lustrer le tintement des cloches dans les vallées saintes. À la recherche de dieux plus miséricordieux. Pour retirer aux étrangers le masque de l'exil. Pour confier aux passants que nous sommes, nous aussi, des passants, et que notre séjour est éphémère dans la mémoire et dans l'oubli. Loin des mères qui allument les cierges et réduisent la couche du temps à chaque fois qu'elles lèvent les mains vers le ciel.



Nous partons pour ne pas voir vieillir nos parents et ne pas lire leurs jours sur leur visage. Nous partons dans la distraction de vies gaspillées d'avance. Nous partons pour annoncer à ceux que nous aimons que nous aimons toujours, que notre émerveillement est plus fort que la distance et que les exils sont aussi doux et frais que les patries. Nous partons pour que, de retour chez nous un jour, nous rendions compte que nous sommes des exilés de nature, partout où nous sommes.

Nous partons pour abolir la nuance entre air et air, eau et eau, ciel et enfer. Riant du temps, nous contemplons désormais l'immensité. Devant nous, comme des enfants dissipés, les vagues sautillent pendant que la mer file entre deux bateaux. L'un en partance, l'autre en papier dans la main d'un petit.

Nous partons comme les clowns qui s'en vont de village en village, emmenant les animaux qui donnent aux enfants leur première leçon d'ennui. Nous partons pour tromper la mort, la laissant nous poursuivre de lieu en lieu. Et nous continuerons ainsi jusqu'à nous perdre, jusqu'à ne plus nous retrouver nous-mêmes là où nous allons, afin que jamais personne ne nous retrouve.

Traduit de l'arabe (Liban) par Nabil el-Hazan, José Corti, 2004

Écrivain et poète, Issa Makhlouf est né au Liban\* et réside à Paris. Docteur en Anthropologie sociale et culturelle (Université de la Sorbonne), il a publié plusieurs ouvrages en arabe et en français, et a traduit également des auteurs français et latino-américains. Son œuvre se situe au carrefour de cultures diverses. Ancien professeur à l'E.S.I.T., Paris III, Issa Makhlouf est directeur de l'Information à Radio Orient à Paris. Il a été conseiller spécial des affaires sociales et culturelles à l'ONU, à New York, dans le cadre de la 61<sup>ème</sup> session de l'Assemblée Générale (2006-2007). Issa Makhlouf a reçu le prix Max Jacob en 2009 pour son livre *Lettre aux deux soeurs*. (Présentation de l'éditeur)

\*Il fuit la guerre civile en 1976 pour l'Amérique latine, avant d'arriver en France en 1979.

*Suggestion:*

*En accompagnement de la séquence "Entre rêve et nécessité", on pourra écouter la chanson d'Abd Al Malik "Gibraltar" (Album Gibraltar, , 2006)*

## Frontières : passages et contrôles

- □ **Walter Benjamin, l'ange assassiné**, Tilla Rudel.....Espagne, Port-Bou, 1940
- **Ce qu'on peut lire dans l'air**, Dinaw Mengestu .....Éthiopie-Soudan, années 1970
- **Eldorado**, Laurent Gaudé.....Frontière Maroc –Ceuta, années 2000
- **À l'abri de rien**, Olivier Adam.....France, Calais, années 2000
- **Samba pour la France**, Delphine Coulin.....France, Paris, 2008
- **Passeport**, Mahmoud Darwich .....poème

### Walter Benjamin, l'ange assassiné

Tilla Rudel

Dans sa biographie de Walter Benjamin, Tilla Rudel raconte le destin du philosophe allemand. Les manuscrits aussi meurent à la frontière...

Le 25 septembre après midi, un groupe de trois voyageurs clandestins arrive, exténué, à Port-Bou après avoir franchi les Pyrénées depuis Banyuls-sur-Mer qu'ils ont quitté à l'aube. La liberté est de l'autre côté ! Il faut faire vite, la France n'est plus sûre. La veille, le 24 septembre à Montoire, Pétain et Hitler ont échangé une poignée de main lourde de conséquences. Même dans la zone libre, les réfugiés peuvent désormais être remis aux mains des autorités allemandes. L'un d'entre eux est un apatride juif allemand, en possession d'un affidavit\* qui lui permettra d'obtenir un passeport, établi par le consulat américain de Barcelone. Fuyant le régime de Vichy, il veut coûte que coûte arriver aux Etats-Unis : c'est pour lui le voyage de la dernière chance. [...]

Ce réfugié apatride dont la vie a pris fin à Port-Bou le 26 septembre 1940 est Walter Benjamin, reconnu aujourd'hui comme l'un des philosophes majeurs du vingtième siècle. Il est exilé en France depuis 1933, déchu de sa nationalité allemande en 1939 puis interné dans un camp pour étrangers à Nevers au Clos Saint-Joseph. Être refoulé d'Espagne et « raccompagné » vers la France signifie une déportation certaine vers les camps de la mort. Walter Benjamin le sait. Depuis son départ de Marseille, il ne quitte pas le sac qui contient, entre autres, une importante quantité de morphine, prête à l'emploi en cas d'arrestation. [...]

Lisa Fittko, une juive allemande, réfugiée en France avec son mari, a préparé la fuite du groupe et les accompagne sur le chemin de montagne jusqu'au côté espagnol. [...]

Selon son témoignage, publié bien des années après, Lisa Fittko affirme que Benjamin ne songeait ce jour-là qu'à sa grande serviette de cuir noir qui est, selon ses propres termes « la chose la plus importante » car elle contient son dernier manuscrit. Plus importante encore que la morphine, compagne d'infortune. « Quoi qu'il arrive, il faut sauver le manuscrit, il est plus important que ma propre personne. » Nulle trace plus tard ni jamais de cette serviette ni de ce manuscrit. La lettre volée ! Un texte inédit ? Des copies de manuscrit ? Des fragments ? L'œuvre de Benjamin restera toujours inachevée. Cette serviette ne sera mentionnée qu'une seule autre fois, dans une lettre adressée à New York par le commissaire Antonio Sols de Port-Bou à Max Horkheimer le 30 octobre 1940. Le policier énumère les objets personnels de Benjamin : « Une serviette en cuir comme celles qu'utilisent les hommes d'affaires ; une montre d'homme ; une pipe ; 6 photographies ; une radiographie ; une paire de lunettes... Tous ces objets ci-dessus énumérés ont été déposés au tribunal d'instruction de Figueras où ils sont à la disposition des héritiers du défunt. » [...] Personne n'est jamais venu réclamer ces objets et des recherches contemporaines dans les archives municipales de Figueras n'ont pas permis de retrouver la trace de leur dépôt. [...]

Un an et demi plus tôt, un autre écrivain, espagnol cette fois, Antonio Machado, a fait le chemin de la frontière dans l'autre sens. Il fuit les troupes nationalistes et va mourir peu de temps après à Collioure. Une autre histoire de serviette et de manuscrit... Une serviette qu'il laisse à la frontière, qu'il retrouvera, mais vidée, délestée des poèmes attribués à Pedro de Zuniga, un poète imaginaire et d'une anthologie de poètes dits du futur. Machado et Benjamin se sont croisés, tous deux déplacés, arrachés par l'exil à leur domicile. L'un repose à Collioure, l'autre en terre espagnole, à Port-Bou.

« Dans une situation sans issue, je n'ai d'autre choix que d'en finir. C'est dans un petit village dans les Pyrénées où personne ne me connaît que ma vie va s'achever. Je vous prie de transmettre mes pensées à mon ami Adorno et de lui expliquer la situation où je me suis vu placé. Il ne me reste pas assez de temps pour écrire toutes ces lettres que j'eusse voulu écrire. »

Cette lettre, datée du 25 septembre 1940, la dernière que Walter Benjamin ait écrite avant de mettre fin à ses jours, est adressée à Henny Gurland et Theodor W. Adorno.

\* déclaration sous serment faite devant personne autorisée

Mengès, coll. Destins, 2006

Tilla Rudel, juriste de formation, née à Toulouse, élevée à Jérusalem, Tel-Aviv et Paris, a suivi les traces de Walter Benjamin depuis une vingtaine d'années et rencontré témoins et spécialistes de l'oeuvre. Elle publie ici le premier essai biographique en langue française consacré à cet auteur. (présentation de l'éditeur)

## Ce qu'on peut lire dans l'air

### Dinaw Mengestu

Trente-cinq ans après les événements, Jonas tente de reconstituer le parcours migratoire de son père, Yosef Woldemariam, parti clandestinement d'Éthiopie en 1975 dans l'espoir d'atteindre l'Europe, puis l'Amérique. L'homme parvient dans un port du Soudan où il survit misérablement en attendant de pouvoir embarquer. Un certain Abraham lui indique un jour le bateau où il lui faudra se cacher. Sur le pont, Yosef est réceptionné par un passeur auquel il donne son argent.

L'homme lui indiqua, près de la poupe du bateau, d'étroits compartiments servant à stocker les marchandises les plus fragiles. Ces caisses-là étaient généralement déchargées en dernier et il avait souvent vu des gens patienter des heures sur les quais avant de les réceptionner. Elles portaient toujours le tampon d'un pays occidental et des instructions en langue étrangère – *Cuidado ; Fragile*. Il en avait récemment déchargé plusieurs du même genre et avait essayé d'en deviner le contenu : boîtes de lait en poudre, télévision ou chaîne stéréo, vodka, scotch, café éthiopien, couvertures moelleuses, eau potable, chaussures, chemises et sous-vêtements neufs par centaines, tout ce dont il manquait ou qu'il n'aurait jamais.

Il y avait un trou carré juste assez grand pour que mon père y tienne s'il repliait les genoux contre son torse. Il comprit que c'était là qu'il était censé se glisser et pourtant il hésita naturellement en évaluant les dimensions de cet espace comme avant il avait évalué les caisses qu'il avait déchargées. Il considéra ses angles et sa profondeur, puis se représenta toutes les façons dont il pourrait bouger ou pas là-dedans. Il pourrait se pencher légèrement sur le côté et poser la tête contre la paroi quand il aurait besoin de dormir. Il pourrait croiser les jambes. Il ne pourrait pas déployer les coudes.

Mon père sentit la main de l'homme se refermer sur sa nuque et le pousser vers le caisson. Son père avait souvent eu ce geste avec lui quand il était petit, et aussi avec une chèvre ou un mouton qu'il conduisait à l'abattoir. Il voulut dire à l'homme qu'il était prêt à entrer de lui-même, qu'il s'y était préparé depuis des mois d'ailleurs, mais sachant qu'il n'aurait pas été compris, il se laissa faire. Il y alla sur les genoux, contrairement à ce qu'il aurait souhaité. Il aurait fallu s'engager la tête la première, mais c'était trop tard. Dernière humiliation, l'homme l'enfourna si rapidement avec le pied que les jambes et les bras de mon père cessèrent de le porter. Il n'eut que le temps de se rétablir avant que l'homme scelle l'entrée avec un panneau en bois posé à proximité.

Avant de monter à bord, mon père avait dressé une liste de sujets de réflexion pour supporter le voyage. Au cours des précédentes semaines, il en avait noté pas mal qu'il avait mémorisés en se les répétant avant de s'endormir. Il les avait classés par thèmes, tels que : Le pays où je suis né, Projets d'avenir, Mots importants en anglais. Il ne savait pas trop s'il fallait qu'il se penche sur eux maintenant ou qu'il attende qu'ils soient sortis du port. L'obscurité du caisson l'effrayait, mais elle n'était pas totale. Le jour filtrait encore par les fentes autour du panneau et continua à passer jusqu'à ce que la cale soit fermée et que le bateau se soit écarté du quai. Mon père se rappela alors qu'il avait souvent eu peur du noir dans son enfance, réaction stupide et presque impensable pour un garçon de la campagne, mais qu'y pouvait-il ? [...]

Je reprends là où je me suis arrêté et continue à décrire comment, en dépit des apparences, mon père n'est en réalité jamais descendu vivant de ce bateau. Il a réussi à atteindre l'Europe, comme Abraham le lui avait promis, mais une grande part de lui est morte durant le voyage, à un moment donné au cours des trois derniers jours, quand, réduit à boire son urine et ne sentant plus ni ses mains ni ses pieds, il eut la certitude de pouvoir accueillir la mort sans la moindre hésitation si elle venait à lui. Après cela, il passa six mois dans un camp de rétention, sur une île au large des côtes italiennes.

Traduit de l'américain par Michèle Albaret-Maatsch, Albin Michel, 2011

Né de parents ayant fui en 1980 la sanglante révolution éthiopienne des années 77-78, Dinaw Mengestu a grandi dans le Midwest américain. Son roman, largement salué outre-atlantique, constitue le second opus qu'il consacre à la diaspora africaine installée aux Etats-Unis. Le premier « Les Belles choses que porte le ciel » a obtenu le prix du premier roman étranger en 2007.

## Eldorado

Laurent Gaudé

Années 2000. Soleiman a quitté le Soudan avec son frère dont il a dû se séparer pendant le voyage. Après un long périple à travers l'Afrique et le Maghreb, il parvient au Maroc, avec ses compagnons de route Abdou et Boubakar, et se retrouve près des barbelés de l'enclave espagnole de Ceuta.

Nous sommes allongés dans les hautes herbes depuis plus de deux heures. Immobiles. Scrutant la frontière à nos pieds. La colline est pleine d'hommes qui épient la nuit avec inquiétude. Cinq cents corps qui essaient de ne pas tousser. De ne pas parler. Cinq cents hommes qui voudraient être plats comme des serpents. Nous attendons. C'est Abdou qui doit donner le signal. Il est à peu près deux heures du matin. Peut-être plus. À nos pieds, nous distinguons les hauts barbelés. Il y a deux enceintes. Entre les deux, un chemin de terre où patrouillent les policiers espagnols. Il va falloir escalader deux fois. Chacun scrute ces fils entortillés en essayant de repérer un endroit plus propice à l'assaut. C'est si près. Nous sommes à quelques mètres de notre vie rêvée. Un oiseau ne mettrait pas une minute à franchir la frontière. C'est là. À portée de main.

Les policiers espagnols ne sont pas très nombreux. Une vingtaine à peine. Mais, le long de la première barrière, il y a aussi des postes marocains. Combien d'entre nous vont passer ? Qui réussira et qui échouera ? Nous n'osons pas nous regarder les uns les autres, mais nous savons bien que tout se joue maintenant. Et que tout le monde ne passera pas. Cela fait partie du plan. Il faut que certains échouent pour que les autres passent. Il faut que les policiers soient occupés à maîtriser des corps, pour que le reste de notre bande soit libre de courir. Je me demande ce que je vais devenir. Dans quelques heures, peut-être, je serai en Espagne. Le voyage prendra fin. J'aurai réussi. Je suis à quelques heures, à quelques mètres du bonheur, tendu dans l'attente comme un chien aux aguets.

Tout à coup, j'entends Boubakar s'approcher de moi et me murmurer à l'oreille : « Quand nous courrons, Soleiman, promets-moi de courir le plus vite possible. Ne t'occupe que de toi. Promets-le moi. » Je ne réponds pas. Je comprends ce que me dit Boubakar. Il me demande de ne pas me soucier de lui. De ne pas l'attendre ou l'aider. D'oublier sa jambe tordue qui l'empêchera d'avancer. Boubakar me demande de ne pas regarder ceux qui courent à mes côtés. De ne penser qu'à moi. Et tant pis pour ceux qui chutent. Tant pis pour ceux qu'on attrape. Je dois me concentrer sur mon souffle. C'est cela que veut Boubakar. Comme je n'ai toujours pas répondu, il me pince dans la nuit en répétant avec insistance : « Promets-moi, Soleiman. Il n'y a que comme ça que tu passeras. » Je ne veux pas répondre à Boubakar. Nous allons courir comme des bêtes et cela me répugne. Nous allons oublier les visages de ceux avec qui nous avons partagé nos nuits et nos repas depuis six mois. Nous allons devenir durs et aveugles. Je ne veux pas répondre à Boubakar, mais il continue à parler et à me serrer le bras. « Si tu tombes, Soleiman, ne compte pas sur moi pour revenir sur mes pas. C'est fini. Chacun court. Nous sommes seuls, tu m'entends. Tu dois courir seul. Promets-le moi. » Alors je cède. Et je promets à Boubakar. Je lui promets de le laisser s'effondrer dans la poussière, de ne pas l'aider si un chien lui fait saigner les mollets. Je lui promets d'oublier qui je suis. D'oublier que cela fait huit mois qu'il veille sur moi. Le temps de l'assaut, nous allons devenir des bêtes. Nous éprouverons la violence et la cécité. La fraternité est restée dans le bois. Nous lui tournons le dos. C'est l'heure de la vitesse et de la solitude.

Actes Sud, 2006

Retrouvez la biographie de l'auteur dans la séquence « Départ... »

## À l'abri de rien

Olivier Adam

Depuis la fermeture du Centre de Sangatte en 2002, les réfugiés continuent d'affluer... Sans repères, ils errent dans les villes avoisinantes, s'éparpillent sur le port de Calais ou le littoral, se cachent dans les bois, cherchant des espaces en marge où subsister, prêts à saisir n'importe quelle chance de passer en Angleterre. Marie, une femme à la dérive, traverse un jour la ville en compagnie de son fils...

On est passés près du Monoprix. Devant, il y avait tous ces types que je n'osais jamais regarder, ils avaient l'air sale et crevé, ils étaient si maigres sous leurs habits déchirés. Tout le monde les appelait *les Kosovars*, mais c'étaient surtout des Irakiens, des Iraniens, des Afghans, des Pakistanais, des Soudanais, des Kurdes. Certains étaient assis sur des cartons, les autres restaient debout par grappes, discutaient en attendant quoi ? Devant la mairie se dressait une tente immense, on l'avait installée à la fermeture du camp. Je n'ai jamais compris pourquoi ils l'avaient fermé, ce camp. Les choses n'avaient fait qu'empirer. Ils étaient toujours aussi nombreux, ils cherchaient toujours le moyen de passer en Angleterre, seulement maintenant ils étaient vraiment à la rue, livrés à eux-mêmes. Le midi, le soir, on

les voyait faire la queue en rang deux par deux pour du pain une soupe chaude, ils mangeaient ça à l'intérieur, assis sur des bancs d'école à l'abri de la toile, ou bien debout dehors, dans la rue ou sur les pelouses du parc. La nuit ils dormaient on ne savait trop où, où ils pouvaient, dans la forêt les sous-bois, dans les gares, les blockhaus des halls d'immeuble les hangars, les entrepôts les chalets de plage. Quand ils n'y tenaient plus, ils finissaient par se glisser sous un camion, dans un bateau ou sous un train, souvent c'étaient les plus jeunes qui tentaient leur chance. La plupart on ramenait leurs corps déchiquetés dans des linceuls. Les autres se faisaient prendre, on les envoyait à Paris ou ailleurs, dans des centres, trois jours plus tard ils étaient de retour et attendaient le moment de retenter leur chance.

Éditions de l'Olivier - 2007

C'est en animant des ateliers d'écriture dans un lycée professionnel de Calais, entre 2002 et 2005, que le romancier Olivier Adam (né en 1974) rencontre l'atmosphère particulière de cette ville portuaire marquée par la précarité et les rêves d'ailleurs : une cité de transit où errent les sans-papiers, avant et après Sangatte. Effaré par l'ampleur du drame, il rend compte alors d'une réalité très dure en même temps qu'il dénonce une politique jugée désastreuse.

## Samba pour la France

Delphine Coulin

Samba Cissé a quitté le Mali pour tenter sa chance en France. Il habite chez un oncle, Lamouna, dans un sous-sol vétuste, travaille, paie des impôts. En 2008, après dix ans en France, il se rend à la Préfecture de police de Paris pour voir où en est son dossier de régularisation mais il est arrêté et menacé d'expulsion. Il fait appel à la Cimade pour le défendre et y rencontre la narratrice, Delphine Coulin, alors bénévole dans l'organisme.

Chaque jeudi, nous avions rendez-vous, Samba et moi, à la permanence où j'étais bénévole, une petite salle prêtée par un temple protestant dans le dix-septième arrondissement de Paris : la Cimade est sans appartenance religieuse, mais elle date de la guerre, lorsque les Protestants sont venus en aide aux déportés, et elle a gardé des liens avec les temples. Sur les murs, des affiches donnaient toutes les astuces pour devenir un bon scout. C'était encore plus absurde d'écouter les récits des expulsés au-dessous du manuel du bon petit explorateur.

Un Afghan se faisait aider par un compatriote qui parlait français et racontait sa situation sous un poster qui disait : « Nous nous engageons, pendant notre explo, à marcher en groupe, à gauche de la route, et à ne jamais nous quitter ».

- Il est Afghan, mais il est né en Iran, en 1988. Il a vécu toute sa vie en Iran. Il ne parle que le perse d'Iran. Mais en Grèce ils ont voulu le rapatrier en Afghanistan parce que son passeport dit qu'il est afghan. L'Iran n'a jamais voulu lui donner de passeport, parce que les Afghans ne sont pas bien vus.

Manu a regardé bien en face l'homme dont elle ne comprenait pas la langue et elle a dit :

- Ici, on risque de ne rien pouvoir faire. La France va vous renvoyer en Grèce, parce que c'est le premier pays d'Europe où vous êtes entré. Le problème, c'est qu'en Grèce il n'y a que huit demandes d'asile qui ont été acceptées l'année dernière. Ils renvoient tout le monde. Et c'est en Afghanistan qu'ils vont vous renvoyer. C'est le passeport qui compte, pas la langue, ou l'histoire des gens. Vous comprenez ?

Le jeune homme a crié avant que l'homme traduise à nouveau :

- Il n'a jamais mis les pieds en Afghanistan. Et maintenant ils vont le renvoyer là-bas alors qu'il y a la guerre. Alors qu'est-ce qu'on peut faire ?

Elle écoutait, et elle essayait de trouver une solution pour chacun. Nous étions deux stagiaires et deux bénévoles, face à quatre sans-papiers. Manu, Violeta, une étudiante argentine, Mirabelle, une grande fille fantasque qui travaillait pour une ONG franco-togolaise, et moi. Tous les gens qui défilaient chaque jeudi devant nous étaient blessés, d'une manière ou d'une autre, et nous devions apprendre à leur parler doucement, mais sans pitié : franchement. Les sans-papiers qui venaient nous voir avaient vécu tant de misères qu'ils étaient prêts à tout entendre, sauf des mensonges ou de faux espoirs, alors, patiemment, nous expliquions ce qu'il était encore possible de faire, et les hommes et les femmes nous écoutaient à leur tour. Tout cela se passait dans une ambiance assez calme, et conviviale. La violence de ce qui se disait n'était palpable que dans la cruauté que j'infligeais à mes cigarettes triturées. Je me vengeais sur elles. Je ne fumais que le soir, et le jeudi après-midi.

Samba attendait son tour à côté d'un Algérien qui aurait pu être son grand-père et avait une respiration d'accordéon fatigué. Face à moi, il y avait à présent une vieille Sénégalaise qui disait :

- Tout le mal qu'ils m'ont fait, ils devront en rendre compte à Dieu.

Madame S., en France depuis 1982, dont la fille née ici en 1987 était française, était elle aussi en voie d'expulsion. Elle n'avait plus d'endroit où dormir. Le soir, si sa fille, qui vivait avec son ami dans une chambre d'hôtel, ne voulait pas d'elle, madame S. appelait le 115 et dormait avec les clochards. Plus loin, un bébé sommeillait dans sa poussette, ignorant ce qui était en train de se passer autour de lui.

Chacun venait avec ses « preuves de vie », des fiches de paie, des factures, des lettres d'amis, des quittances de loyer, des avis d'imposition, des attestations diverses et variées, qu'ils devaient garder pour prouver qui ils étaient, quand ils étaient arrivés, qui ils fréquentaient, chez qui ils avaient habité, chez qui ils avaient travaillé, qui était leur médecin, quels diplômes ils avaient obtenus, dans quelle association, mouvement, parti ils avaient milité, quelle famille ils avaient, en France, à l'étranger : les sans-papiers avaient, en fait, beaucoup, beaucoup de papiers – et ils les gardaient, tous, précieusement.

Lamouna avait même dû lui faire une lettre où il certifiait « sur l'honneur la bonne moralité » de Samba. Sa signature était malhabile, émouvante : un L et un S se chevauchaient. Samba l'avait pliée soigneusement et glissée dans une petite chemise de plastique. Comme tous les autres, il avait rangé toutes ses feuilles année par année, dans des pochettes de couleur : un véritable archiviste. Un seul papier lui manquait, une carte de séjour. Alors chaque jeudi, pendant une heure, il montrait tous les autres papiers en sa possession, et il me racontait son histoire. Il racontait bien, et décrivait tout, y compris des sensations, des odeurs, des détails qu'il avait remarqués, et même parfois, ses rêves. J'avais décidé d'écrire au ministre et au préfet pour leur demander de revoir leur décision. Il y avait peu de chance qu'ils le fassent, et nous avions peu de temps. Mais j'avais envie d'essayer tous les moyens possibles.

Seuil, 2011

*Samba pour la France*, prix Landerneau 2011, est le troisième roman de l'écrivaine et réalisatrice Delphine Coulin. À la sortie du livre, celle-ci commente sa démarche : « Je suis devenue bénévole à la Cimade il y a trois ans. Chaque semaine, j'aidais des sans-papiers qui avaient demandé à rester légalement en France, mais auxquels on avait refusé ce droit et qui étaient en voie d'expulsion. Leurs histoires étaient si riches, si violentes, si surprenantes, que je n'arrivais plus à travailler au roman que j'écrivais alors. Je l'ai laissé de côté pour écrire celui-ci. »

## Passeport

Mahmoud Darwich

Ils ne m'ont pas connu dans les ombres qui  
Absorbent mon teint sur le passeport  
Ils exposaient ma déchirure aux touristes  
Collectionneurs de cartes postales  
Ils ne m'ont pas connu... Ne laisse donc pas  
Ma paume sans soleil  
Car les arbres  
Me connaissent  
Toutes les chansons de la pluie me connaissent  
Ne me laisse pas aussi pâle que la lune

Tous les oiseaux qui ont poursuivi  
Ma paume à l'entrée de l'aéroport  
Tous les champs de blé  
Toutes les prisons  
Toutes les tombes blanches  
Toutes les frontières  
Toutes les mains qui s'agitent pour l'adieu  
Tous les yeux  
M'accompagnaient, mais  
Ils les ont retirés de mon passeport

Peuvent-ils me dépouiller du nom, de l'appartenance  
Dans une glèbe que j'ai élevée de mes propres mains ?  
Jonas a rempli aujourd'hui le ciel de son cri :  
Ne faites pas encore de moi un exemple !

Messieurs, messieurs les prophètes  
Ne demandez pas leur nom aux arbres  
Ne demandez pas aux vallées leur génitrice  
La glaive de lumière se détache de mon front  
Et de mes mains jaillit l'eau du fleuve  
Tous les coeurs d'hommes sont ma nationalité  
Voilà, je vous laisse mon passeport !

Traduit de l'arabe par Abdellatif Laâbi

Retrouvez la biographie de l'auteur dans la séquence « Départ... »

### *Suggestion :*

*En accompagnement de la séquence « Frontières, passages et contrôles », on pourra écouter la chanson de Manu Chao, « Clandestino » (Album Clandestino, 1998)*



## Vivre ensemble

- **Aux champs –la banlieue, les bois, la rivière**, Émile Zola .....Banlieue de Paris, XIXe siècle
- **Des dimanches à Belleville**, Clément Lépido .....Belleville, années vingt et trente
- **Rue des petites daurades**, Fellag.....Paris, 1978-80
- **Les Passagers du Roissy-Express**, François Maspero.....Banlieue Nord Paris, 1989

### Aux champs –La banlieue, le bois, la rivière–

Émile Zola

Rédigé en 1883, ce texte développe une réflexion sur la banlieue dont on trouve la correspondance narrative dans les Rougon-Macquart : zonages des milieux sociaux, portée métaphorique, visions des peintres...

■

Cette promenade aux fortifications est la promenade classique du peuple ouvrier et des petits bourgeois. Je la trouve attendrissante, car les Parisiens ne sauraient donner une preuve plus grande de leur passion malheureuse pour l'herbe et les vastes horizons.

Ils ont suivi les rues encombrées, ils arrivent éreintés et suants, dans le flot de poussière que leurs pieds soulèvent ; et ils s'assoient en famille sur le gazon brûlé du talus, en plein soleil, parfois à l'ombre grêle d'un arbre souffreteux, rongé de chenilles. Derrière eux, Paris gronde, écrasé sous la chaleur de juillet ; le chemin de fer de ceinture siffle furieusement, tandis que, dans les terrains vagues, des industries louches empoisonnent l'air. Devant eux, s'étend la zone militaire, nue, déserte, blanche de gravats, à peine égayée de loin en loin par un cabaret en planches. Des usines dressent leurs hautes cheminées de briques, qui coupent le paysage et le salissent de longs panaches de fumée noire.

Mais, qu'importe ! par-delà les cheminées, par-delà les terrains dévastés, les braves gens aperçoivent les coteaux lointains, des prés qui font des taches vertes, grandes comme des nappes, des arbres nains qui ressemblent aux arbres en papier frisé des ménageries d'enfant ; et cela leur suffit, ils sont enchantés, ils regardent la nature, à deux ou trois lieues. Les hommes retirent leurs vestes, les femmes se couchent sur leurs mouchoirs étalés ; tous restent là jusqu'au soir, à s'emplir la poitrine du vent qui a passé sur les bois. Puis, quand ils rentrent dans la fournaise des rues, ils disent sans rire : « Nous revenons de la campagne. »

Je ne connais rien de si laid ni de plus sinistre que cette première zone entourant Paris. Toute grande ville se fait ainsi une ceinture de ruines. À mesure que les pavés avancent, la campagne recule, et il y a, entre les rues qui finissent et l'herbe qui commence, une région ravagée, une nature massacrée dont les quartiers nouveaux n'ont pas encore caché les plaies. Ce sont des tas de décombres, des trous à fumier où des tombereaux vident des immondices, des clôtures à demi arrachées, des carrés de jardins maraîchers dont les légumes poussent dans les eaux d'égout, des constructions branlantes, faites de terre et de planches, qu'un coup de pioche enfoncerait. Paris semble ainsi jeter continuellement son écume à ses bords.

On trouve là toute la saleté et tout le crime de la grande ville. L'ordure vient s'y mûrir au soleil. La misère y apporte sa vermine. Quelques beaux arbres restent debout, comme des dieux tranquilles et forts, oubliés dans cette ébauche monstrueuse de cité qui s'indique.

Certains coins sont surtout inquiétants. Je citerai la plaine de Montrouge, d'Arcueil à Vanves. Là s'ouvrent d'anciennes carrières, qui ont bouleversé le sol ; et, au-dessus de la plaine nue, de treuils, des roues immenses se dressent sur l'horizon, avec des profils de gibets et de guillotines. Le sol est crayeux, la poussière a mangé l'herbe, on suit des routes défoncées, creusées d'ornières profondes, au milieu de précipices que les eaux de pluie changent en mares saumâtres. Je ne connais pas un horizon plus désolé, d'une mélancolie plus désespérée, à l'heure où le soleil se couche, en allongeant les ombres grêles des grands treuils.

De l'autre côté de la ville, au nord, il y a aussi des coins de tristesse navrants. Les faubourgs peuplés, Montmartre, la Chapelle, la Villette, viennent y mourir, dans un étalage de misère effroyable. Ce n'est pas la plaine nue, la laideur d'un sol ravagé ; c'est l'ordure humaine, le grouillement d'une population de meurt-de-faim. Des masures effondrées alignent des bouts de ruelles ; du linge sale pend aux fenêtres ; des enfants en guenilles se roulent dans les bourbiers. Seuil épouvantable de Paris, où toutes les boues s'amassent, et sur lequel un étranger s'arrêterait en tremblant. [...]



Si les pauvres gens font leurs délices du fossé des fortifications, les petits employés, même les ouvriers à leur aise, poussent leurs promenades plus loin. Ceux-là vont jusqu'aux premiers bois de la banlieue. Ils gagnent même la vraie campagne, grâce aux nombreux moyens de locomotion dont ils disposent aujourd'hui. Nous sommes loin des coucous de Versailles. Outre les chemins de fer, il y a les bateaux à vapeur de la Seine, les omnibus, les tramways, sans compter les fiacres. Le dimanche, c'est un écrasement ; par certains dimanches de soleil, on a calculé que près d'un quart de la population, cinq cent mille personnes, prenaient d'assaut les voitures et les wagons, et se répandaient dans la campagne. Des ménages emportent leur dîner et mangent sur l'herbe. On rencontre des bandes joyeuses, des couples d'amoureux qui se cachent, des promeneurs isolés, flânant, une baguette à la main. Derrière chaque buisson, il y a une société. Le soir, les cabarets flamboient, on entend des rires monter dans la nuit claire.

À ce propos, il est à remarquer que la vogue change à peu près tous les cinquante ans, pour les lieux de réjouissances champêtres. Que de chansons on a rimées sur Romainville, aujourd'hui si désert et si muet ! Robinson, un groupe de guinguettes, a remplacé Romainville, dans les commencements du Second Empire. Et, à cette heure, Robinson lui-même pâlit, la mode va sauter ailleurs. Je citerai aussi Asnières et Bougival, dont il n'est jamais question dans Paul de Kock, et qui sont si encombrés de nos jours. [...]

Après Paul de Kock, toute une bande de peintres est venue, et ce sont réellement eux qui ont découvert la banlieue parisienne. Cette découverte se rattache à l'histoire de notre école naturaliste de paysage. Lorsque Français, Corot, Daubigny abandonnèrent la formule classique, pour peindre sur nature, ils partirent bravement, le sac au dos et le bâton à la main, en quête de nouveaux horizons. Et ils n'eurent pas à aller loin, ils tombèrent tout de suite sur des pays délicieux.

Ce fut Français et quelques-uns de ses amis qui découvrirent Meudon. Personne encore ne s'était douté du charme des rives de la Seine. Plus tard, Daubigny explora le fleuve tout entier, depuis Meudon jusqu'à Mantes ; et que de trouvailles, le long du chemin : Chatou, Bougival, Maisons-Laffitte, Conflans, Andrésy ! Les Parisiens ignoraient même alors les noms de ces villages. Quinze ans

plus tard, une telle cohue s'y pressait, que les peintres devaient fuir. C'est ainsi que Daubigny, chassé de la Seine, remonta l'Oise et s'établit à Auvers, entre Pontoise et l'Île-Adam. Corot s'était contenté de Ville-d'Avray, où il avait des étangs et de grands arbres.

Ainsi, la banlieue parisienne se révélait davantage à chaque Salon de peinture. Il y avait là non seulement, une évolution artistique, mais encore une protestation contre les gens qui allaient chercher très loin de beaux horizons, lorsqu'ils en avaient de ravissants sous la main. Et quel étonnement dans le public ! Comment ! aux portes de Paris, on trouvait de si aimables paysages ! Personne ne les avait vus jusque-là, on se lança de plus en plus dans ce nouveau monde, et à chaque pas ce furent des surprises heureuses. La grande banlieue était conquise.

in **Le Capitaine Burle**, Le Livre de Poche, 2001

Émile Zola (1840-1902), romancier, journaliste, essayiste, critique d'art, chef de file du naturalisme, dépeint la société du Second Empire, notamment dans les vingt volumes formant « Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire ». Observant les mécanismes de l'hérédité et les conditionnements liés à la position sociale, l'écrivain inscrit chaque roman dans un milieu particulier, examinant les mœurs, injustices et inégalités de son époque. Pendant l'Affaire Dreyfus, il s'engage : dans un article intitulé « J'accuse... ! », paru en 1898 dans le journal *l'Aurore*, il défend l'innocence du condamné et clame son indignation. Condamné en procès pour diffamation, il préfère s'exiler à Londres.

## Des dimanches à Belleville

Clément Lépidis

Né en 1920, l'auteur vécut à Belleville son enfance et son adolescence, au milieu des échoppes, des commerces, des entreprises artisanales et fabriques familiales.

Nouvelle patrie des exilés, des émigrés, Belleville a toujours accueilli les étrangers dans ses murs. L'affaire ne date pas d'hier. Devenu arrondissement de Paris avec l'arrivée massive des habitants du centre de la capitale chassés par les travaux d'Haussmann, Belleville se constitue une nouvelle population indigène. Une pâte qui lèvera pour son plus grand bien. Les premiers étrangers ? Les Auvergnats qui débarquèrent à Paris au début du siècle. Le gros de la communauté du Massif Central s'installa, aux alentours de la Gare de Lyon, à sa descente du train. A la Bastille. Les autres montèrent à Belleville où on les retrouvera bougnats derrière un comptoir en zinc, attelé à un petit chantier de charbon. Sacs de cinquante kilos à l'épaule, ils montaient les étages, noirs de poussier. L'Auvergnat de Paris, leur journal, se voulait déjà porte parole des Emigrés du Centre, les métèques de la France, paysans au teint mat et aux cheveux noirs.

Le siècle débutait dans la furie. 1908, les premiers fuyards des pogroms de Pologne et de Russie trouvent en France et à Paris une terre d'asile. Tout comme les Auvergnats, la communauté juive se fixe non loin de la Bastille, dans le Marais et bien entendu aussi à Belleville, centre important de l'artisanat. On les rencontra aux alentours des rues Julien-Lacroix, Pali-Kao, Sénégal. L'hôtel de Pékin sera un des premiers centres d'hébergement de la petite population ashkénaze. Le peuple juif n'avait pas encore vécu le génocide que nous savons, mais là-bas, en Turquie, dans le désert blanc et salé d'Anatolie, les Arméniens vivaient le premier grand massacre de l'histoire du XXe siècle. Ceux qui en réchappèrent se disséminèrent à travers le monde, alors pourquoi pas la France ? Pourquoi pas Paris ? Pourquoi pas Belleville ? Victimes eux aussi d'autres assassinats collectifs en Anatolie qui virent leur aboutissement par la tragédie de la catastrophe de Smyrne, des Grecs prirent le bateau direction Marseille. Comme les Arméniens, ils firent

halte aux Vieux Port. Comme les Arméniens, ils prirent le train et remontèrent la vallée du Rhône. Comme les Arméniens, les plus entreprenants poursuivront leur périple jusqu'à Paris. Jusqu'à Belleville. Pourquoi Belleville ? Tout simplement parce que l'industrie de la chaussure y était florissante et que Grecs et Arméniens excellaient dans le métier du cuir. Toujours en costume, le canotier ou le chapeau sur la tête, les Grecs ne détonnaient pas parmi la population ; ils portaient la moustache épaisse ou en rectangle au-dessous du nez. Travailleurs acharnés, spécialistes du Louis XV, leurs noms sonnaient à l'oreille de consonances inhabituelles : Gravanis ! Fasserias ! Milonas ! Katarklakis ! Comme leurs frères Arméniens, ils s'intégrèrent parfaitement à la population bellevilloise.

ACE éditeur

La famille de l'auteur (1920-1997) est originaire d'Anatolie d'où elle a fui les massacres de la population grecque sous le régime des Jeunes Turcs. Réfugié en France, le père de Clément Lépidis, comme de nombreux Grecs et Arméniens se mit à travailler dans la chaussure à Belleville.

## Rue des petites daurades

Fellag

« J'ai vécu épisodiquement à différentes époques dans plusieurs quartiers populaires de Paris. J'y ai rencontré des êtres magnifiques. Dans leur retenue comme dans leurs excès. [...] *Rue des petites daurades* est leur histoire ». Fellag (quatrième de couverture)

### Georges

Georges est le concierge de la « Résidence des cerisiers ». Les deux immeubles dont il a la charge sont d'anciens squats. [...] Cette résidence, devenue une espèce de centre de transit pour les gens du tiers-monde entier, accueille une population cosmopolite, attirée par des loyers défiant toute concurrence. À une faune étrange et mouvante, qui vit d'expédients de toutes sortes, sont venus s'ajouter des retraités, des exilés, des réfugiés politiques, des Martiniquais employés à l'hôpital, et des médecins algériens, dont les diplômes n'ont pas d'équivalence en France, qui travaillent souvent comme infirmiers ou internes, de nuit dans les postes avancés des urgences.

Dans « ce foyer à microbes, ce bouillon de culture », comme il a l'habitude de dire, où palpite le danger et où le risque d'explosion est maximum, Georges le concierge se sent comme un requin dans la profondeur des eaux.

Georges est un ancien para. Un engagé. Il a fait trois ans d'Algérie. Initiation et perfectionnement au racisme, avec travaux pratiques. Au bout de quelques mois de présence dans le bled parmi les biques, sa haine est devenue définitive et sans appel.

Finis les doutes et les méandres de la pensée qui se cherche un idéal. Adieu les années de jeunesse, lorsqu'il travaillait chez Renault au milieu de soixante pour cent d'ouvriers d'origine algérienne. À cette époque son cœur le trahissait. Il trouvait Mohamed sympathique, et le pire, c'est qu'il avait eu carrément de l'affection pour Mouloud. Son éducation ne l'ayant pas préparé à orienter ses épanchements vers les races inférieures, il avait beaucoup souffert de cette lutte qui se livrait dans sa tête entre les deux Georges.

Sur le terrain, il a pu vérifier l'infériorité de cette race vile et stérile. Il en est revenu ragailardi, en paix avec lui-même, et bardé de bon sens. [...]

Georges est très proche des locataires maghrébins, qu'il tutoie systématiquement. Il faut dire qu'il a postulé pour la place de concierge dans cette résidence pendant des mois. Auparavant, il

s'ennuyait dans un quartier bourgeois trop poli, où son expérience ne lui était d'aucune utilité. Les Arabes lui manquaient. [...]

Georges travaille sa haine tous les jours. Comme un outil. Il la peaufine, la cisèle. À la manière d'un sportif qui entretient ses muscles, un chanteur sa voix, un musicien ses doigts, etc. Sa raison d'être, c'est cette confrontation permanente avec la source de sa haine.

Il n'aime pas Victor, qui ne cesse de proférer des propos racistes. C'est du gaspillage. Il n'y a aucune noblesse dans ce racisme-là. Que de la grossièreté. Manque total de raffinement. Georges aime ses ennemis, et leur dit bonjour. Il lui arrive même de leur proposer son aide. « Mohamed, tu veux un coup de main pour monter ton armoire ? » Il ne refuse jamais une clé à molette à Ali, un tournevis à Abdou ou la scie à Slimane, qui en a besoin d'urgence. « Tu veux scier qui ? » demande-t-il pour la blague. Quand il y a une fuite chez un Algérien, il monte lui réparer la tuyauterie sans problème. Et il accepte avec plaisir un verre de thé à la menthe qu'il boit debout, adossé au chambranle de la porte, en racontant un souvenir du bled. Il se marre franchement et dit merci monsieur Rabah en partant.

JC Lattès, 2001

Fellag est né en 1950 à Azeffoun en Kabylie. Homme de théâtre, humoriste, scénariste, il s'installe à Paris en 1995. *Rue des petites daurades* est son premier roman.

## Les Passagers du Roissy-Express

François Maspero

En 1989, l'éditeur François Maspero et la photographe Anaïk Frantz décident d'un voyage qui laisse leur entourage perplexe : « faire la ligne B du RER », s'arrêter à chaque station de banlieue pour y découvrir les lieux et les gens.

Extrait 1 :

Ils découvrirent que beaucoup de Parisiens voyaient les banlieues comme un magma informe, un désert de dix millions d'habitants, une suite de constructions grises indifférenciées; un purgatoire circulaire, avec au centre Paris-Paradis. Les banlieues étaient quelque chose qui se trouvait « tout autour ». Un terrain vague. Un terrain pour vague à l'âme. Un paysage livré en vrac, un peu dégingolé, en perpétuelle recomposition. À remodeler. Ils apprirent aussi qu'il y avait plein de gens qui ne s'occupaient que de ça, du remodelage des banlieues, qu'il existait même un Observatoire des banlieues du Centre de création industrielle, à Beaubourg, et ils se sentirent bien petits.

Mais eux-mêmes, qui étaient tous les deux parisiens et qui, comme tels, avaient vécu depuis des années la lente transformation de leur quartier vivant en quartier vitrine, en quartier-musée, elle à Montparnasse, lui à Saint-Paul près de la rue Saint-Antoine, ils avaient vu partir tout un peuple d'artisans, d'employés, de petits commerçants : tout ce qui faisait une rue de Paris. Ils s'étaient accrochés, mais ils avaient vu disparaître, chassés par la rénovation, la hausse des loyers, la vente des appartements, les modestes, les vieux, les jeunes couples et donc les enfants. Pour où ? Pour la périphérie. Pour les banlieues, Paris était devenu une grande surface du commerce et un Disneyland de la culture. Où était passée la vie ? En banlieue. Le « tout autour » ne pouvait donc pas être un terrain vague, mais un terrain plein : plein de monde et de vie. Le vrai monde et la vraie vie. Le seul vague à l'âme qu'ils connaissaient, c'était celui qu'ils voyaient, qu'ils sentaient à tous les détours de leur ville. Et si le centre s'était vidé, s'il n'était plus qu'un centre bidon, cela ne voulait-il pas dire que le vrai centre était désormais « tout autour » ?

Donc : il serait temps d'aller voir où est la vraie vie.

C'était probablement cela qu'ils avaient *derrière la tête*.

Ils furent surpris et contents d'entendre d'autres amis qui vivaient dans les banlieues, soit qu'ils y aient été exilés, soit que, pour les plus jeunes, ils y soient nés, les prendre très au sérieux :

« Vous allez en voir des paysages, des choses, des gens différents. Vous verrez : en un kilomètre, on passe d'un monde à l'autre. »

Extrait 2 :

En route pour les 4000\*. Une avenue à traverser, et adieu Aubervilliers. Les 4000 ne détiennent pas le record absolu des barres les plus longues de France : celui-ci revient, paraît-il, à une barre de 700 mètres de long, construite par B. Zehrfuss à Nancy, une belle performance. Mais enfin, les 4000 – quatre mille logements pour autant de familles, cela fait combien d'habitants : 20 000 ?-, c'est un bel exemple de stockage humain. L'une des plus grandioses réalisations du plan Delouvrier. Cela se passait en 1960. « Delouvrier, avait dit de Gaulle, la région parisienne c'est le bordel, il y a ces banlieues inhumaines, mettez-moi de l'ordre là-dedans. » Delouvrier avait répondu quelque chose dans le genre de « Affirmatif, mon général », et il avait mis de l'ordre. Il avait créé un Plan, le PADOG, et des Zones, il avait fait se succéder les ZAC aux ZUP, en attendant qu'elles soient remplacées par les ZAD ; il avait remodelé la vieille Seine et Oise en plusieurs départements, prélude à la création de la région. « J'ai étudié la question pendant six mois... Pour l'urbanisme, le levier était en théorie assez simple à trouver : pour implanter des logements il faut des terrains, pour implanter des villes nouvelles il faut de grands terrains, pour implanter de nouveaux chemins de fer ou des autoroutes il faut de longs terrains. » L'ordre, Delouvrier, il connaissait : il était passé, en 1941, par l'école des cadres d'Uriage qui fut, comme on sait, une pépinière de grands commis, du temps où la France chantait *Maréchal nous voilà* ; l'essentiel, comme disait de Gaulle, étant que c'étaient tous de bons Français. Bref, Delouvrier et ses copains mirent de l'ordre dans la région parisienne.

Et puis plus tard, vingt ans plus tard, Mitterrand étant président, on s'est aperçu que ça ne marchait pas, que c'était invivable, et on a décidé encore une fois de *mettre de l'ordre là-dedans*. Les nouveaux urbanistes ayant enfin compris que tout venait d'un défaut d'humanisme, ils ont cherché à retrouver une dimension humaine. Et puisqu'il y avait risque d'explosion sociale, ils ont décidé de faire implorer la plus grande barre, celle du Sud. Ce fut l'un des premiers chantiers du président. Certes ce principe du grand nettoyage par le vide n'était pas original, les Allemands l'avaient expérimenté avec succès en 1943 au Vieux Port de Marseille, mais tout est dans la manière : ici, pas de scènes déplacées, pas de bouclage par des gendarmes casqués, pas d'exode, de scènes de fin du monde, non, au contraire, tout se passa dans un joyeux consensus. La foule des badauds venus assister au spectacle était grande, on avait construit des tribunes pour les personnalités : les responsables de « Banlieues 89 », à l'origine de cette grande idée, le maire avec le conseil municipal, les autorités constituées du département et de la région, le ministre du Logement. Des échafaudages avaient été spécialement montés pour que la presse et la télévision puissent avoir de bons points de vue. Il y avait aussi, bien entendu, en nombre, la police et les pompiers. Dans cette franche allégresse, les Français purent tous suivre, émerveillés, le show sur leur téléviseur. Il ne fallut que dix secondes à la grande barre pour s'effondrer élégamment. Suivit, sur place, un vin d'honneur. « Dix secondes pour effacer le mal à vivre », « Les mauvais choix du passé », titrèrent les journaux du lendemain.

Aujourd'hui, il reste sur l'emplacement de la barre une vague pelouse et un petit arbre mélancolique planté par les jeunes qui naquirent là : ils disent, ces jeunes, que ce petit arbre et ce grand vide représentent tout ce qui leur reste de leurs racines. Car ces jeunes sont toujours là : dans les autres barres, désormais ensoleillées. Enfin pas tous, bien sûr. Il a bien fallu que certains s'en aillent. On en a profité aussi pour « ventiler » les immigrés. Puisqu'on vous dit qu'on humanise.

Cette barre-là, l'absente, la disparue, elle s'appelait Debussy.

\* grands ensembles situés à La Courneuve, en Seine-Saint-Denis

Texte F.Maspero, photographies d'Anaik Frantz, Seuil, 1990

*Suggestion :*

*Pour accompagner la séquence « Vivre ensemble, on pourra écouter la chanson de Kerry James « Banlieusards » (Album «À l'ombre du show business » 2008)*